

La théologie par les pieds

Journée de la « théologie par les pieds », 13 novembre 2021

Caroline Werbrouck et Jean-Claude Brau¹

1. Introduction

En guise d'introduction, je voudrai vous partager quatre réflexions.

Tout d'abord, pour moi, l'organisation même de cette journée est un geste théologique. Nous rendons voix à trois théologiens malheureusement décédé, parmi lesquels Jean-Louis, rongé par la maladie, ne s'est plus exprimé publiquement durant les quinze dernières années de sa vie.

La parole et l'action de Jean-François, Thierry et Jean-Louis ne sont pas livrées à l'oubli ni de Dieu ni des hommes ; elles sont « sauvées », sauvegardées, reprises pour encore féconder nos réflexions et actions. Vous trouverez dans le carnet un texte de chacun d'eux.²

Il s'agit de redonner voix à trois théologiens qui de plus, faisaient résonner la voix de personnes peu entendues dans l'Église et la société : prisonniers, sans-papiers, personnes issues de milieux populaires ou étrangers, ... Ils avaient en commun la sollicitude dont le pape parle abondamment et qu'Ignace Berten a si bien mise en relief dans son dernier ouvrage. Ils ont tenu le rôle de « passeurs » de savoirs et de cultures, et ont assumé les risques des marges.

Le titre de ce colloque contient un paradoxe comme en recèlent fréquemment les expressions de la tradition chrétienne : Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme ; un monothéisme où Dieu n'est pas solitude en lui-même mais relation-trinité ; ... Ici la théologie par les pieds ! Autrement dit, une corde tendue dans leur réflexion théologique entre les lieux d'impuissance, de mal, d'inégalités qu'ils ont habités, et pas seulement observés de loin, et l'expérience libératrice de l'Évangile. Leur perspective était théologique et pas seulement éthique : elle concerne « qui est Dieu ? » et pas seulement la question « que faire ? ».

2. Les pieds : point de départ d'une réflexion théologique

Cette manière de faire la théologie est minoritaire. Il est courant de « penser théologie » à partir de ce que « nous savons » ou croyons savoir de Dieu et des réalités ineffables, pour en déduire la logique intime des réalités terrestres qui nous sont quotidiennes.

Cette démarche, ici volontairement caricaturée pour faire comprendre le propos, qui tient à son identité déductive pour être « théologique » a acquis une telle évidence que toute autre approche doit d'abord établir sa légitimité pour participer au concert des voix diversifiées. Le discours théologique croise des positions diverses, parfois antagonistes. Il emprunte des chemins différents qui donnent forcément des fruits différents. Nous tenons à prendre notre part à ce dialogue large et ouvert avec la théologie par les pieds.

1 Les deux intervenants ont alterné leurs temps de paroles. Ils ont trouvé leurs apports suffisamment convergents pour ne pas devoir les distinguer en les attribuant à l'un ou à l'autre.

2 Un grand merci à Madame Isabelle Herbay, secrétaire du Vicariat de la Santé de Liège, d'avoir préparé les textes des trois théologiens cités.

Les trois personnes évoquées aujourd'hui étaient de bons théologiens. En ce sens, ils se décalent ET nous décalent autant d'un intellectualisme déconnecté de la réalité que de l'anti-intellectualisme ambiant !

Leurs mots étaient aussi ceux de la GRANDE tradition philosophique, théologique et bien sûr de la Bible. Ils étaient chacun porteur de facettes essentielles de la foi chrétienne. En exemple, la résurrection dans le texte de Jean-François, la solidarité en lien avec le corpus biblique dans celui de Jean-Louis ou encore les signes des temps dans celui de Thierry.

Jean-François Grégoire évoque la résurrection en s'interrogeant : « Comment parvenir à cette espérance ? » Après avoir formulé l'expérience spirituelle des personnes détenues, il continue : « Il est possible non de prouver ou de savoir mais de croire que, malgré la rupture d'alliance (provoquée par la violence des hommes incapables d'accueillir l'autre différent, incapable de ne pas juger), la puissance de Dieu s'affirme comme une promesse qui surmonte les trahisons, la haine, la mort... » Le mot « résurrection » se déploie un peu pour nous.

Quand Thierry Tilquin met en valeur la réflexion de Robert Guelluy selon laquelle, pour la JOC, la pensée sur les « signes des temps » ne se serait pas ainsi généralisée si elle n'avait pu être associée à une pratique et une réflexion aussi concrètes que celles de la JOC, mouvement ouvrier. Cela commence bien à devenir parlant et à nous intéresser.

Quand Jean-Louis nous montre que le thème de la solidarité, si chère à nos mots et nos actes, ressort dans l'Ancien Testament et le Nouveau Testament on voit, on lit peut-être autrement l'exode, les prophètes ou encore la mort de Jésus !

Mais « à partir de quoi et avec quoi dans les pattes ? » ont-ils fait résonner ces « vieux » mots de la tradition ?

De lieux de vie qui sont pour eux « des lieux théologiques » qu'ils n'ont pas juste observés mais habités. Ils ont duré et non pas picoré avant de s'enfuir au plus vite ! Ils n'avaient ni des pantoufles pour s'installer « pèpèment » ni des bottes de marche rapide avec lesquelles on trace. Des lieux de vie du « déjà-là » ; des lieux « de petits » marqués par le mal et l'impuissance. C'est aussi notre défi où se croisent pour eux comme pour nous **Hospitalité, Rencontre et Dérangement**. Accepter d'être dérangés par le scandale du mal, de ce qui défigure l'humanité ou détruit les liens humains, par l'inattendu d'autres cultures, c'est-à-dire disons-le, de l'altérité. Avec des personnes qui, soi-disant n'auraient rien à nous apprendre de Dieu ou de l'homme !

3. L'indispensable diversité

Parler de théologie par les pieds, c'est en même temps reconnaître que la réflexion produite sur la foi - nous parlons ici de foi chrétienne - reste marquée par le lieu où elle est produite. Cela peut se dire de façon évidente par la négative : négliger ou masquer le ou les lieux de celle qui parle, c'est renoncer à un des moyens de comprendre son propos. C'est risquer d'absolutiser ce discours - pour y adhérer ou pour le rejeter sans nuances -, renoncer à le comprendre, à l'assumer de façon critique et ainsi appauvrir l'ensemble du débat.

La diversité surgit notamment des expériences vécues dans une variété de contextes. Personne ne traverse l'intégralité des expériences humaines possibles. Les histoires sont toujours particulières. De la somme des itinéraires particuliers ne résulte pas une affirmation englobante. Si chacun est amené

à renoncer à la prétention d'épuiser l'ensemble de la vérité, de dire le tout de la réalité, de l'humanité et de son histoire, de Dieu et du salut, il devient possible de faire signe, chacun à partir d'un lieu particulier, vers une vérité qui dépasse l'un et l'autre sans que personne ne la possède, comme les quatre évangiles dont aucun n'a la prétention de rendre les autres inutiles.

Je n'irai pas jusqu'aux positions des groupes qui ont refusé que soit traduite par un homme blanc la belle poésie d'une femme noire, lue lors de l'investiture de Joe Biden à la présidence des États-Unis. Il me semble cependant que nous pouvons nous réjouir de partager aujourd'hui la façon dont, depuis des années déjà, des théologiens indiens ou japonais et autres expriment leur foi dans leur culture, que des discours théologiques africains soient élaborés, eux-mêmes très divers entre eux, sans bien sûr oublier tout l'apport de la théologie de la libération qui, elle aussi de manières très différentes, a recours entre autres à des outils venus d'ailleurs pour élaborer un discours sur la foi, sur Dieu, sur les communautés croyantes, qui rendraient bancal le débat s'ils n'étaient pas présents.

Je pense enfin qu'il est évident pour chacune et chacun ici que la voix actuelle des femmes en théologie, leur force et leur pertinence, fait regretter la discrétion ou même l'absence de cette approche pendant de longs siècles et, pire encore, le manque d'écoute à leur égard.

4. Une théologie en « triologue »

Consciemment ou pas, nous ressentons la vie, réfléchissons, interrogeons selon les schémas proposés par la société dans laquelle nous nous mouvons. Nous combinons une adhésion partielle aux propositions de cette société, un pas de côté face à certaines de ses propositions et un refus de ce qu'elle nous impose. Ceux qui pendant des siècles ont accepté l'institution de l'esclavage n'étaient certainement pas moins humains que vous et moi. Simplement, c'était une réalité socialement admise alors. Et il n'y a pas si longtemps que la nature était considérée comme un puits sans fond dans lequel chacun se servait abondamment sans arrière-pensée. C'est la raison pour laquelle nous ne pouvons passer sous silence le contexte rapproché dans lequel ont vécu nos trois amis et qui est le cadre nourricier de la théologie par les pieds dont nous parlons aujourd'hui.

Rappel du contexte

Au prix de nombreux oublis, quelques mots suffisent à évoquer pour beaucoup parmi nous des temps différents de l'actualité présente : les Trente Glorieuses, Mai 68, les luttes ouvrières et sociales et leur créativité (occupations d'usines, séquestration de matériel, le Balai Libéré, les luttes du Quartier Nord à Bruxelles...). Un sentiment dominait : des victoires sont à portée de main, un mieux est possible, pour tous. Nous en sommes les acteurs, modestes peut-être, mais c'est aussi notre affaire.

Je rappelle ce qui a déjà été évoqué par José Reding : dans l'Église, Vatican II inspire et nourrit des espoirs. Quelques réformes en découlent, quelques nominations aussi. Les lectures de la Bible sont inventives, avec des méthodes dont nous n'avions pas ou peu entendu parler auparavant : matérialiste, structuraliste, sémiotique, puis narrative.

De l'optimisme au désenchantement

C'est toujours dans un contexte que se mène une recherche, quelle qu'elle soit, y compris théologique. La théologie par les pieds est - et, je crois, restera - provisoire, locale et tâtonnante, à mener en dialogue avec d'autres. Elle est, dans son domaine, une permanente recherche de sens, toujours en évolution, puisqu'elle est mise au défi de s'exprimer : par les événements de la vie, les souffrances et les réussites heureuses, les espérances ouvertes et les murs qui s'interposent sur les chemins em-

pruntés. Son agenda, elle le reçoit de l'histoire humaine mais surtout de ces femmes et hommes dont la voix est si atténuée qu'on les nomme souvent les sans-voix.

Le sens de la vie humaine se construit alors en établissant un merveilleux pont entre le présent, le passé et le futur. Le présent est d'abord marqué par les résistances. Évoquer les Trente Glorieuses, c'est en rappeler l'ambiance joyeuse et optimiste, et j'utilise à dessein le mot « ambiance » qui caractérise plus l'état d'esprit des acteurs que les situations dans lesquelles ils se trouvent. Elle va s'assombrir et passer par bien des désenchantements : s'il était prévisible que le « Grand Soir » ne serait pas au rendez-vous de ceux qui en avaient rêvé, les luttes ouvrières ne débouchent pas souvent sur les victoires escomptées. Au lieu des avancées espérées, il faut comptabiliser comme « victoires » des régressions bloquées ou simplement retardées. L'espoir de « plus de justice » est remplacé par « moins d'injustice ».

La recherche de sens qui prend corps dans la théologie par les pieds s'enracine ainsi dans la dure nécessité de ne pas perdre pied, de garder courage de faire face au quotidien que n'allège aucune certitude de lendemains meilleurs. Il s'agit non seulement de résister, mais de mener les luttes qui permettent de continuer la vie. Ces luttes sont multiformes : elles vont du combat individuel pour la survie aux grandes mobilisations pour l'emploi, de la femme qui se bat pour être respectée par son conjoint aux mouvements féministes actuels. Elles incluent les dénonciations du racisme qui ne dit pas son nom. Être né « quelque part » : c'est par ce fait et sa prise de conscience que se décident, à notre insu, les nécessaires combats pour simplement exister ou pour rendre la vie plus humaine, pour soi, pour les autres, pour une société vivable pour tous. Et pour le faire de façon joyeuse et festive, car c'est sur la durée quelle sens permet de vivre.

L'enracinement dans un passé proche et lointain

L'enracinement dans le présent ne suffit pas. L'histoire des luttes populaires, des combats locaux aux affrontements internationaux, offre un socle aux résistances actuelles, dont les luttes ouvrières sont souvent la page la plus explicite. D'autres histoires arrivent jusqu'à nous. L'art nous raconte qui nous avons été, de la musique traditionnelle et des dialectes au grand art que nous sommes fiers de montrer à nos visiteurs, car il dit à quel point nous avons été au-delà d'un aplatissement de notre humanité et que le goût du beau reste vivace en nous, comme une résistance indestructible, à côté de l'irrésistible envie du plaisir de vivre.

Parmi toutes ces racines et venue de très loin, l'insertion dans une histoire chrétienne, nourrie de la Bible et de façon centrale de la figure de Jésus, telle que la Bible nous le présente et telle qu'elle est lue, nous sort de la position anecdotique qui pourrait être la nôtre dans l'histoire humaine, fêtu de paille au gré des flots. Nous faisons partie d'un peuple qui nous précède de loin, uni par sa foi dans le Dieu que le peuple a reconnu comme celui qui le sortait d'Égypte, lui rendant liberté et dignité. La théologie par les pieds se nourrit de cette longue histoire d'un peuple minuscule qui a trouvé dans la foi la force de tenir, de ne pas s'effondrer dans les conditions limites imposées par les épreuves, loin des replis sur soi, des discours culpabilisants ou des opérations de démobilisation.

Cette référence aux traditions chrétiennes peut être individuelle, mais chacun.e fait l'expérience qu'elle a une tout autre portée quand c'est un groupe - on parlera souvent de communauté - qui y trouve l'inspiration de ses choix et la force de rebondir dans la vie. Ensemble, ces communautés font Eglise.

L'insertion dans l'histoire chrétienne, dans un Royaume déjà réalité et toujours en chantier, ouvre un avenir qui permet de relever le regard au-dessus des vicissitudes de l'histoire. Non pas que notre histoire devienne méprisable, puisqu'elle est le lieu de la vie de chacune et chacun. Mais elle est vue en

fonction d'un futur, lieu de la promesse d'une autre vie qu'à la fois nous bâtissons et qui nous est donnée.

Une théologie pour être Église

Un tel ancrage dans la façon dont des femmes et des hommes affrontent les bourrasques de la vie, résistent à ce qui pourrait mille fois les décourager et les détruire, donne toute sa densité à une référence chrétienne. Ce pourrait cependant devenir désespérant si des liens intenses d'écoute, de dialogue et de solidarité ne se créaient pas entre groupes différents, entre façons d'assumer la vie. Il est vital de chercher des mots et de tenter d'élaborer un langage pour interpréter souffrances, résistances et projets, pour découvrir avec joie combien les récits de la Bible assument la dureté de la vie « comme elle va », sans la masquer. D'ailleurs, le retour sur des expériences historiques de chrétiens au fil des temps, ici et ailleurs, est particulièrement utile pour offrir un recul qui désinstalle et donne de l'ampleur à la recherche de chacun.e. Le magistère peut rendre le service fécond d'écouter, organiser ou soutenir ces échanges qui ne sont jamais à leur terme. Je pense que cette démarche donne au débat théologique son ampleur et son épaisseur dans la vie des communautés croyantes.

J'ajoute, pour éviter les malentendus, que cet enracinement dans la Bible et dans la personne de Jésus n'est pas de l'ordre des moyens pratiques qui risqueraient de relever de la magie : la théologie par les pieds ne tient pas le « service social » de la maison. Pour les guérisons, Jésus n'a pas inventé le sérum contre la lèpre. Mais son geste avait une portée d'une rare force symbolique : devenu interlocuteur privilégié, central, le lépreux, placé au centre du cercle, sortait de la marginalité qui lui avait été imposée et de la culpabilité qui l'écrasait. Lui d'abord était « sauvé ». En habillant une croix du Vatican d'un gilet de sauvetage utilisé par les sauveteurs de migrants, François reprend cette puissance symbolique, ancrée dans un autre temps, venue d'un autre contexte.

L'importance d'une image de Dieu en relief

Il importe d'éviter le mauvais débat qui verrait dans une articulation viscérale de la foi chrétienne avec les réalités humaines les plus sensibles et douloureuses une réflexion généreuse, mais privée de sa dimension théologique. L'incarnation de Jésus - que nous n'allons pas trop vite renvoyer au ciel ! - est un marqueur identitaire du christianisme. Selon la mémoire chrétienne consignée dans les évangiles synoptiques - et Jean le fait à sa façon -, il semble impossible de bien parler de l'amour de Dieu sans évoquer l'amour du prochain « comme soi-même », dimension dont chacun peut personnellement mesurer la radicalité. Le christianisme - le mot est d'ailleurs significatif - n'offre pas d'autoroute vers Dieu, mais un chemin avec escales chez nos sœurs et frères fragiles, en plaçant comme incontournables ceux que mentionne la parabole du Jugement dernier.

Il reste que nous pourrions faire de chacune de ces escales un point final, prendre une situation particulière comme le tout. Bien sûr, le sort de l'ensemble de l'humanité est en jeu dans l'homme à demi-mort de la parabole du Bon Samaritain, mais s'il engloutit tout notre « sens de l'autre », nous ne verrons plus les autres formes de relations qui nous interpellent, par exemple dans les combats institutionnels ou dans les relations anonymes de la société moderne complexe. La dimension théologique de la rencontre du Samaritain qui lui vaut le titre de prochain, ce n'est pas seulement sa conscience morale d'humain qui vient en aide à un autre humain, contrairement au prêtre et au lévite. C'est celui qui voit plus loin que la blessure évidente et prévoit les soins suivants. Ce sont tous ceux qui restent disponibles aux appels d'une humanité en route, avec ses blessures et ses imperfections, et qui acceptent que c'est précisément là qu'ils rencontrent le Dieu qui n'a cessé de s'identifier comme celui qui avait fait sortir son peuple d'Égypte.

La rupture introduite par les paroles et les comportements de Jésus se base sur une logique déjà bien présente dans l'AT. Tous ces sœurs et frères en humanité, incontournable passage de la rencontre de Dieu, renvoient à plus large, au-delà d'eux-mêmes, de leur tragédie et de leurs malheurs, de leurs aspirations et de leurs luttes. Dieu, qui brise le carcan dans lequel la vie pourrait les enfermer, appelle toujours plus loin. Il apparaît ainsi avec de multiples facettes, chaque fois neuf, chaque fois proche de ceux qui souffrent et chaque fois au-delà. La densité d'humanité de nos sœurs et frères, leurs souffrances, mais aussi leurs bonheurs, leur créativité et leurs audaces, sont autant de fenêtres par lesquelles nous sommes aidés à entrevoir Dieu et à tenter de le nommer sans vraiment le connaître, dans une inépuisable altérité.

5. Le dialogue avec la culture contemporaine, les sciences et leur rôle critique

Nos trois amis n'étaient, nous l'avons déjà rappelé, ni des intellectuels déconnectés de la réalité ni des anti-intellectuels. La foi ne se cultive pas dans une forteresse, elle n'est pas étrangère aux sciences.

La théologie a besoin des sciences de la nature, mais aussi des sciences humaines : l'histoire, les sciences du langage, la psychologie, la sociologie, la philosophie. Il ne s'agit pas d'être assujéti à ces sciences mais de se laisser interpellé par elles et de les interpellé³

Cela évite tout repli sur la foi. Sr Bernadette m'a dit à quel point c'est le décapage qu'elle a vécu à Lumen Vitae qui lui a permis de se débarrasser de certaines conceptions, d'aborder la tâche d'aumônerie en hôpital, d'entendre sereinement des points de vue qu'elle n'avait jamais rencontrés (par exemple la question de l'euthanasie, le positionnement athée...) et d'accepter de laisser au vestiaire son habit de religieuse tout en gardant bien clairement son identité.

La foi n'est pas que le fruit de la théologie. Elle naît également de la vie telle qu'elle se mène et s'exprime, notamment par l'art, la littérature, les sciences. Une foi qui serait réticente à reconnaître ces multiples liens mènerait vers l'intégrisme. **Pas plus qu'aucun autre savoir, la foi** ne clôture les questions. Adolphe Gesché disait : « En théologie, les réponses restent « grosses » des questions ». Par exemple, la résurrection reste grosse de la question de la mort. Aucun savoir n'a le monopole ni le dernier mot sur l'homme. La théologie elle aussi s'enrichit à se frotter à la culture, aux sciences... et bien sûr à la vie.

6. Où entend-on quelque chose de l'ordre d'une théologie par les pieds ?

Dans biens des lieux de mission d'Église, il est donné d'écouter des personnes que l'on n'a pas l'habitude d'entendre. C'est en particulier le cas à l'hôpital général ou psychiatrique, et en prison. Ce sont des lieux d'« excès » : excès de souffrance, de mal, d'inégalité...

Mais une telle rencontre est possible dans tous les lieux et temps pour tout qui veut bien placer le « non-savoir » comme attitude primordiale comme nous y invitent les lieux d'excès que je viens de citer. Il s'agit d'accepter d'entendre **leur** parole et pas ce que je voudrais entendre, de me dire que je

³ Voir par exemple de MALDAME J.-M., Science et foi en quête d'unité, Cerf, 2003. L'auteur est mathématicien et théologien.

ne sais pas, mais vais apprendre d'eux plutôt que d'apporter un savoir qui prétendrait clôturer les questions.

Je vous raconte **une situation vécue** qui m'a donné à penser.

Je travaillais au CHU comme membre d'une équipe d'aumônerie et un membre de l'équipe de soins palliatifs me dit : « Va voir cette dame, elle est catholique ». Je me dis, comme à chaque fois, que je ne sais pas ce que cela veut dire. Comment résonnent pour elle les mots « Dieu », « prière », « foi » ? L'infirmière me précise : « Les traitements n'ont pas marché, elle est en palliatifs et elle le sait ». Je frappe à la porte de la chambre. Une dame entre 60 et 65 ans me propose d'entrer. Je me présente. Elle est assise sur son lit et m'accueille chaleureusement.

« Vous êtes la bienvenue. N'hésitez jamais à venir, même si j'ai de la visite, car nous sommes croyants. Cela me fera plaisir de discuter avec vous, de prier, de recevoir la communion. Vous savez, je sais où je vais. Je vais rencontrer le Seigneur ».

Je sors de la chambre en me disant : « Ben, ce coup-là, on ne me l'avait jamais fait ». Quelqu'un qui accueille si vite l'idée de la mort...

Quelques jours plus tard, la porte de la chambre est entrouverte et je vois un homme tout près de la patiente mais vu ce qu'elle m'a dit, je me présente. Monsieur est son mari et nous faisons connaissance.

Très vite, Madame redit les mots de la première fois : « Je sais que je vais mourir mais je vais rencontrer mon Seigneur ».

Je vois que le mari se crispe. Je le regarde pour l'encourager à parler, ce qu'il fait. « Celui-là on se demanderait bien s'il existe finalement. J'y ai toujours cru, mais là... »

L'épouse m'interpelle « Vous êtes sûre que vous êtes aumônière catholique ? Vous le laissez dire cela ? »

Je réponds : « Oui, je suis l'aumônière catholique... Mais dans la Bible, il y a beaucoup de cris de colère... Job, les Psaumes, Jésus en croix... Peut-être que Monsieur a besoin de dire ce qu'il ressent ».

Monsieur poursuit : « Oui, les enfants sont grands mais ils ont toujours besoin d'une maman... On dirait que cela t'est égal de partir et de mourir, que tu te réjouis de retrouver ton Dieu ».

Madame l'interrompt : « Ah non, ce n'est pas cela. Quand je faisais mes séances de chimio et de radiothérapie, souvent je pleurais, j'étais triste... Mais toi tu travaillais. Alors avant que tu ne rentres, je me remaquillais pour que tu n'endures pas cela en plus. Je n'ai plus beaucoup de temps, alors je ne vais pas le gâcher en me révoltant, cela je l'ai compris. Je voudrais vivre des moments de douceur et de paix avec toi et les enfants. Je voudrais rester mais je sais que ce n'est pas possible ».

« Je vais vous laisser entre amoureux, leur ai-je dit, car vous avez des choses à vous dire ».

Qu'avait fait cette dame ? Elle avait déployé son raccourci (« Je vais mourir et rencontrer Dieu ») et elle a remis, dans son récit, de la temporalité et de l'épaisseur, avec tous ses sentiments et son évolution. Et sa parole est devenue bien plus audible pour son mari.

Quelques jours après, j'ai revu Madame seule dans sa chambre. Elle m'a dit ceci « Caroline, je dois vous dire quelque chose. Quand mon mari a dit sa révolte contre Dieu, j'ai eu très peur. Je me suis dit : « Non seulement, je vais mourir mais mon mari va être puni par Dieu pour sa révolte. Mais vous m'avez expliqué qu'on avait le droit de crier devant Dieu et je vous crois ».

Madame, si catholique, avait donc un Dieu effrayant dans la tête ! Comme cela peut arriver à chacun de nous d'être hanté par des bouts de Dieu terrifiants.

J'ai revu Monsieur, venu me saluer à notre bureau. « Caroline, je ne sais pas comment cela se fait mais depuis qu'on a parlé et pleuré avec ma femme, je sens que nous ne sommes pas seuls, Dieu est là. Je ne sais pas expliquer. Je sais qu'il ne la guérira pas mais je le sens avec nous ». Le monsieur révolté avait retrouvé Dieu à ses côtés !

Que savons-nous du parcours de foi des personnes que nous rencontrons ? De leur capacité à cheminer ?

Ce bout d'histoire partagé avec eux m'a fait réfléchir à nos raccourcis théologiques comme « La souffrance du Christ nous sauve », qui en deviennent une mauvaise nouvelle, donc le contraire de l'Évangile. Il nous faut les redéployer pour les rendre audibles et justes. C'est toute la vie du Christ qui nous sauve.

Une autre rencontre

Une patiente de psychiatrie me parle de sa vie faite d'abus, de violences familiales, physiques et psychiques et me regarde droit dans les yeux. Elle me demande sans agressivité : « Caroline, il était où Dieu quand ma mère a jeté mon petit frère par la fenêtre ? »

Et je me dis que, comme le relève souvent Véronique Margron, que nous parlons de la foi et du pardon avec beaucoup de désinvolture.

L'impuissance que nous ressentons et qui est constitutive de la mission d'aumônière n'empêche pas que nous voyons, à mon avis comme l'ont vu nos trois amis, dans ces lieux-là du « déjà-là » (la tension eschatologique : le royaume de Dieu est à la fois « déjà-là » et « pas encore ») et pas seulement du « pas-encore ».

Cette patiente, par exemple, encourage et va toujours vers les patients qui sont mis sur le côté par les autres lors de ses hospitalisations.

Il s'agit bien de « théologie par les pieds » car à partir de ces expériences et de leurs questions, nous revisitons et nous sommes invités à creuser de grandes questions théologiques : la destinée, le scandale du mal, la présence du Dieu.⁴

L'école de Grieu

Nous entendons aussi quelque chose de cette théologie dans la production théologique elle-même. L'école de Grieu en est un exemple en France. Elle utilise les récits de vie dans la recherche théologique. Comme la sociologie l'a d'abord fait.⁵ L'école de Chicago découvre dans le premier tiers du 20^e siècle l'importance des données qualitatives (à l'opposé des informations purement quantitatives) : ce que disent les populations sur ce qu'elles vivent a de la valeur. Il est interpellant de constater que les publications autour des récits de vie privilégiaient des milieux d'accès difficiles, comme les vagabonds, le ghetto..., et donc peu écoutés en général. En France, c'est Daniel Bertaux qui a introduit cette pratique.

Les chercheurs qui utilisent cette technique ne sont pas naïfs, ils savent bien qu'il y a un phénomène de « lissage » lorsqu'une personne raconte son récit de vie et donne ainsi du sens à sa vie. Ils articulent ces données avec d'autres sources d'information et considèrent les personnes interrogées comme des informateurs.

On considère le va et vient entre l'intériorité du sujet et le monde extérieur. Ces travaux s'appuient sur une réflexion philosophique, notamment celle de Paul Ricœur sur la narrativité. Il nous aide à

⁴ Il se pourrait même que cela perce jusque dans des textes officiels. Je suis intimement convaincue de l'influence qu'a eue l'expérience entendue des aumôniers, même si cela n'a pas dû être la seule, dans le texte des Évêques « Je te tiens par la main » où les Évêques de Belgique font la différence entre accompagner et cautionner. Par exemple nous pouvons accompagner quelqu'un sans cautionner ses choix (exemple : euthanasie). Ils y déclarent que personne ne doit être abandonné spirituellement.

⁵ Voir GRIEU Etienne, « Méthodes biographiques et théologie pratique » dans Didaskalia, 2009, pp. 125-143.

comprendre que lorsqu'on demande à une personne de raconter son histoire, celle-ci aura tendance à organiser sa parole autour d'une intrigue qui passe par des tensions vers une transformation.

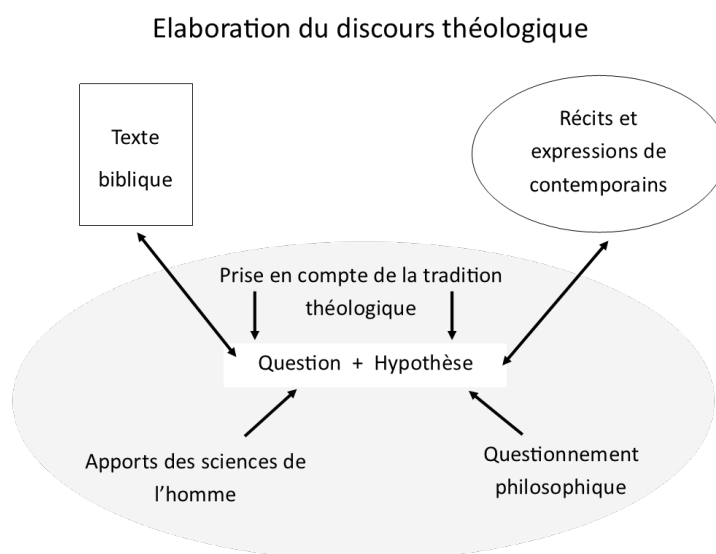
« Proposer à quelqu'un de raconter son histoire, c'est donc le mettre au défi de faire de ce qui lui est arrivé un ensemble cohérent, sans pour autant masquer le fait que son itinéraire lui demeure en partie énigmatique ;

C'est aussi lui permettre de dévoiler l'horizon de sens dans lequel il inscrit sa vie, horizon qui dépasse ce qu'il peut maîtriser de sa propre existence au point où il est arrivé, indiquant ainsi ce qui permettrait d'envisager le plein dénouement de son histoire ». ⁶ Et l'on raconte toujours pour d'autres !

En théologie, utiliser les récits de vie (la Bible elle-même est constituée de récits !) permet d'éclairer la soif de ceux auxquels nous nous adressons. Mais la portée de cette méthode n'est pas uniquement pastorale, **elle apporte quelque chose à l'intelligence de la foi**. Les récits peuvent apporter une reformulation des questions théologiques classiques.

Il s'agit de croiser les textes classiques de la théologie chrétienne et en premier la Bible avec la parole des récits de vie, les sciences humaines et la réflexion philosophique pour arriver à une construction du théologien.

Voici le schéma que propose Grieu dans l'article (p. 140)



Ainsi pour Grieu, « L'attention aux récits de nos contemporains pourrait transformer profondément l'Église, en lui révélant combien l'existence de chaque personne déploie une note singulière du mystère de la vie divine, jamais encore entendue. Nous est redit alors dans la jubilation que provoque l'écoute d'une histoire, que notre Dieu ne cesse de se communiquer à ceux qu'il visite ; et que chaque fois, cela donne lieu à quelque chose de nouveau, d'unique, mû par une étonnante force tranquille, capable d'affronter les tempêtes, les violences et la dérélition »⁷.

Cette recherche dont témoigne l'ouvrage cité en note 7 prend le parti que les pauvres ont une expertise, que nous avons à recevoir d'eux un témoignage spécifique. N'oublions pas la relation privilégiée de Jésus avec les pauvres, les malades, les humiliés. Nous avons à apprendre d'eux humainement,

⁶ E. GRIEU, Article cité, p. 131.

⁷ Op. cit. p. 143. Voir aussi d'Etienne GRIEU Etienne, RIMBAUD Gwennola et BLANCHON Laure (dir.), « Qu'est-ce qui fait vivre encore quand tout s'écroule ? Une théologie à l'école des plus pauvres » Lumen Vitae, 2017.

spirituellement et du point de vue de la foi, nous sommes invités à revisiter grâce à eux les questions théologiques, comme le mal, le salut et d'autres.

« Leur contribution a quelque chose de crucial. Peut-être au sens premier du terme : elle empêche d'oublier la croix. Elle empêche au jeu des chœurs et des voix dans l'église, d'oublier que toute cette harmonie est appelée, portée et accueillie par ce long silence de ceux qui n'ont plus de parole, par cet espace qu'ouvre la croix, avec ses deux bras douloureux à jamais déployés. Elle permet de reconnaître, *a contrario*, en toute parole, d'abord en celle dont les formes sont les moins abouties, puis en tout chant, en toute dynamique responsoriale, la promesse et les prémices de la Pâque.

Voilà, qui nous entraîne vers une théologie qui a besoin pour achever son travail, de la réponse de chacun, à commencer par ceux qui ne comptent pas ; autrement dit, nous ne sommes pas prêts de déposer notre tablier... »⁸

7. Conclusions

1. Être théologien de la façon décrite, c'est partager le risque d'une recherche de sens sans filet ni issue de secours, y compris, le cas échéant, à contre-courant des évidences les mieux assurées ou des vérités établies. C'est créer des liens suffisamment forts, bousculants et durables pour que la parole de sens éclaire la vie dans toute sa densité, être des passeurs de savoirs et de cultures venus d'ailleurs. Jusqu'au point où la question « Qui est Dieu ? » ait tout son sens et ouvre l'horizon.
2. Il va de soi que cette réflexion, dans sa large diversité ne nourrit aucune nostalgie d'autres temps qui, après coup, paraissent parfois plus rassurants, et ne s'inscrit dans aucun suivisme des diktats d'une société asservie à son rythme effréné et son productivisme, qui rejette à la marge trop d'humains jugés non performants tout en détruisant l'environnement dont les générations actuelles et futures ne peuvent se passer. Mais cette société actuelle est la nôtre. Nous l'habitons avec bonheur et confiance, une confiance critique. Et notre réflexion est en évolution permanente, selon les expériences où elle est enracinée.
3. La théologie par les pieds exige de prendre en compte une triple dimension. L'exigence de justice, dont le cri retentit sans cesse à partir des marges, et ses échos résonnent dans toute l'histoire de l'Église - manquerait plus que ça ! - dès les évangiles, avec des relais plus nouveaux, comme le récent Enseignement social de l'Église.

Les découvertes de la société, autrefois combattues par l'Église, comme les Droits humains, la démocratie, et ce que l'on résume sous un mot-valise comme la « modernité », mais ce n'est pas le lieu d'entrer dans des précisions à ce sujet. Intuitivement, il s'agit d'accueillir favorablement les meilleurs acquis de l'histoire humaine et notre tâche est de veiller à le faire notamment pour les fruits de la culture occidentale. Nous y exerçons une critique à partir des marges et à partir de l'Évangile. C'est là que nous vivons et avons à assumer nos responsabilités.

Plus récente, la dimension environnementale reste un terrain encore à défricher et à articuler à l'ensemble de la réflexion, y compris théologique. Il est remarquablement mis en lumière par l'encyclique *Laudato si* de 2015. Je crois que nous ne pouvons plus pratiquer une réflexion théologique sans prendre en compte cette dimension de la vie personnelle et sociale.

4. Si ancrée soit la théologie par les pieds dans des situations, des souffrances et des résistances, des espérances et des projets concrets, nous ne pouvons élaborer une réflexion dans des silos

⁸ « Qu'est-ce qui fait vivre encore quand tout s'écroule ? Une théologie à l'école des plus pauvres » op cité p. 177.

juxtaposés. Une réflexion en réseaux, déjà existante, est à maintenir et/ou à créer. Il convient d'entendre et de réentendre ce qu'on ne peut porter seul, et pas seulement en raison de la quantité. Je ne peux manifester une solidarité également impliquante, je ne peux élaborer en même temps une réflexion suffisamment profonde à partir de situations antagonistes. Pour assumer ces contradictions dans toute leur vérité, nous avons besoin d'une Église, et qu'elle ne soit pas tiède.